

Deux mots à la Militär-Litteratur-Zeitung de Berlin

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **5 (1860)**

Heft 5

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-329087>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les routes du Brünig, des Mosses, de la Gemmi sont déjà d'utiles progrès pour une bonne défense; en continuant à tracer et à agrandir les autres passages des Hautes-Alpes, nous aurons conquis une véritable supériorité d'opérations sur nos adversaires, qui seraient obligés de parcourir la *circonférence* de courbes souvent très prononcées, tandis que nous n'en parcourrions que des *cordes* souvent très restreintes.

Il va sans dire que les observations ci-dessus ne s'appliquent pas, dans leur ensemble, aux fortifications de St-Maurice, de Bellinzone et de Luziensteig. La construction de ces ouvrages part d'une autre idée que celle de la défense générale du sol suisse; elle a eu en vue le but spécial d'assurer la neutralité en couvrant les routes du Simplon, du St-Gothard et du Splügen contre les tentations d'un facile passage. On ne saurait trop mettre de soin à les rendre propres à leur but.

DEUX MOTS

A LA MILITAR-LITTERATUR ZEITUNG DE BERLIN.

Le dernier numéro de ce journal, en donnant un compte-rendu des publications de la *Revue militaire suisse* de 1858, s'attribue la mission d'examiner comment nous avons rempli notre tâche.

Il finit par trouver que nous la remplissons d'une manière déplorable, sans l'ombre d'intelligence ni d'originalité propre, et que nous devrions, par conséquent, nous appeler *Recueil* au lieu de *Revue*.

Sans comprendre la profonde différence que le docte Berlinoïse établit entre un *Recueil* et une *Revue*, nous ne le remercions pas moins de ses bons conseils. Nous voulons bien admettre qu'il est très compétent pour juger l'activité militaire de la Suisse, la tâche qui lui incombe et la presse qui la sert. Toutefois nous pensons qu'il devrait, pour ce qui concerne particulièrement la Suisse française, se vouer auparavant à une étude plus complète de notre langue. L'esquisse qu'il fait de nos travaux de 1858 nous prouve qu'il ne comprend qu'imparfaitement le français ou qu'il n'a pas lu, même du bout des doigts, la collection qu'il juge.

Il nous trouve tout à la fois sec, lamentable et très pédant!

Rien n'est plus commode que les appréciations qu'on ne se donne pas la peine de justifier: Nous sommes *sec*!... Soit! si c'est un défaut pour une feuille littéraire, ce n'en est pas précisément un pour un journal militaire.

Nous sommes *lamentable*!... Soit encore! car nous sommes souvent obligés de gémir sur les bouleversements incessants qu'apportent chez nous des influences étrangères au militaire suisse.

Nous sommes *très pédant*; on nous appelle: *MM. les pédants de Lausanne*!.. Pour le coup nous ne nous attendions pas à une telle accusation. Nous ne savons

pas ce qui a pu nous l'attirer , sinon qu'on aura remarqué peut-être que nous goûtons peu le style de gargotte en usage dans les colonnes du journal littéraire berlinois , et que nous cherchons à mettre dans nos comptes-rendus plus de sérieux et plus d'exactitude qu'il n'en met dans les siens.

Qu'on juge de ce dernier point : La *Militär-Litteratur-Zeitung* dit que nos articles sur le camp de Luziensteig sont dus vraisemblablement à la plume du colonel Bontems lui-même. Si le critique s'était seulement donné la peine de lire les premières lignes de ces articles (page 552) il aurait vu qu'ils sont une traduction de la *Schweiz.-Militär-Zeitung*, et que nous les annonçons comme tels. Ces articles renfermant quelques éloges mérités à l'adresse du commandant en chef , il est aussi méchant qu'absurde de lui en attribuer la paternité.

A propos de l'ordre de la bataille de Morat, reproduit d'un livre de M. le baron de Gingins , notre Zoïle dit que cette publication amena le général Jomini à ajouter quelques observations sur ce sujet. Ici encore on ne nous a pas lu ou pas compris , et il s'ensuit un grand imbroglio de dates. Nous avons , en effet , à l'occasion de l'extrait de son ouvrage que nous avait transmis M. le baron de Gingins , reproduit une lettre du général Jomini sur ce même sujet. Mais cette piquante boutade de l'éminent tacticien est , comme nous l'avons dit , (page 88) bien antérieure à l'écrit de M. de Gingins. Elle avait été adressée à M. de Pixérécourt et publiée déjà en 1833 , croyons-nous , dans les œuvres de ce dramaturge. La feuille littéraire et militaire de Berlin pouvait , sans pédanterie , s'abstenir de telles erreurs.

On nous blâme encore beaucoup d'avoir emprunté des fragments et donné des éloges aux volumes de M. Fieffé sur les troupes suisses au service de France. Nous aurions mieux fait de nous taire , dit courtoisement notre critique , que de glorifier sous cette forme les services étrangers. A cet égard nous contestons formellement au journal prussien des titres quelconques à nous imposer sa manière de voir ; il s'agit ici de sentiments et de traditions patriotiques qui nous regardent seuls. Sans vouloir préconiser , pour nos temps , de nouvelles émigrations de notre ardente jeunesse , nous restons fiers , aujourd'hui encore , de la belle réputation militaire que nos compatriotes ont acquise , sur de lointains champs de bataille , par leur bravoure , et de la force morale qu'ils ont ainsi reportée sur leur pays. Ce sont des faits qui appartiennent à l'histoire. Et puisque M. Fieffé a bien voulu les retracer d'une manière impartiale , nous l'avons remercié de n'avoir pas , comme tant d'autres , oublié les « vils mercenaires. » Nous ne nous en repentons pas. Si nous excusons un officier allemand de n'avoir pas les mêmes impressions que nous à cet égard , nous comprenons moins qu'il prétende nous donner ses leçons.

Le journal prussien mentionne encore , parmi nos travaux , diverses reproductions que nous aurions faites de feuilles étrangères , reproductions intéressantes , dit-il , mais qui montrent , avec notre ardeur au pillage , la disette de nos propres pensées. Et à l'appui de ce spécimen de politesse littéraire , il cite nos articles traitant d'une *descente des Français en Angleterre*. Notre critique joue ici de malheur. Cette étude , digression que nous nous étions permise sur un sujet touchant

aux plus grands problèmes de l'art, est bien notre œuvre. Elle a été, il est vrai, reproduite en tout ou en partie dans des journaux politiques et militaires de divers pays, les uns en nous citant, d'autres sans nous citer. Des publicistes universels, comme ceux de Berlin, eussent dû pouvoir remonter à la source de cette publication et reconnaître les pillards du pillé. Ici encore le journal de littérature prouve moins, on le voit, le vide de nos propres pensées que le peu d'autorité de ses prétentions bibliographiques.

Enfin nos considérations sur l'importance *stratégique* du val des Dappes ne sont pas du goût des critiques berlinois. Ils les trouvent si « inhabiles qu'elles font pitié. » Ce qui pourrait aussi faire pitié, c'est de voir un journal militaire prononcer des jugements aussi tranchants sans les appuyer d'aucun raisonnement. Mais il est probable qu'il ne sait sans doute pas même où est le val des Dappes, et qu'il ne connaît pas le premier mot des débats qui ont eu lieu à ce sujet. Au reste, si en fait de bibliographie et de librairie, la compétence du journal de Berlin peut être admise, avec les réserves d'exactitude qu'on vient de voir, il n'en est pas de même en matière de stratégie. Avant de nous chercher querelle quant au meilleur mode de défense de la Suisse, la feuille berlinoise ferait mieux de régler ses comptes pendants avec M. le capitaine van de Welde sur la défense de la Prusse.

Ajoutons encore que de notre collection de 1858 quelques articles auraient eu peut-être plus de droit à l'attention de critiques sérieux de l'Allemagne que ceux cités dans le compte-rendu. Notre étude, par exemple, sur les *œuvres* de Frédéric-le-Grand, celle sur la biographie de Radetzky, et quelques autres encore, auraient pu n'être pas sans profit pour des publicistes prussiens, s'ils avaient eu en vue autre chose qu'un dénigrement systématique. Sachant, au reste, où le bât blesse l'âne, nous pouvons assurer le journal de Berlin que ses attaques ou ses louanges nous sont également indifférentes.

DU RECRUTEMENT DANS LES ARMES SPÉCIALES DU CANTON DE VAUD

Un de nos camarades nous adresse sur ce sujet les observations suivantes :

On se plaint généralement de la petite proportion d'ouvriers spéciaux qui se trouvent dans les compagnies de sapeurs. Les rapports fédéraux en ont fait grand fracas l'année dernière et les compagnies vaudoises n'y sont pas ménagées. Il y avait là beaucoup d'exagération, car nos compagnies sont peut-être les mieux montées sous ce rapport, et, à Thoune, elles ne craignent point le parallèle avec les compagnies allemandes.

Ce n'est pas à dire qu'elles soient ce qu'il y a de mieux, car le nombre des charpentiers, par exemple, est encore trop restreint, et parmi ces charpentiers il n'y a que quelques bons ouvriers. C'est bien vrai que de nos jours les ouvriers ne se donnent plus la peine de faire un apprentissage sérieux, et même que le tour